

## Heidegger face à Freud : l'homme est-il plus qu'un animal ?

Faire répondre à Freud par Heidegger peut sembler étrange car il n'y a pas eu, semble-t-il, de contacts entre ces deux hommes. Toutefois, un article est sorti dans la revue américaine « Political Psychology » intitulé « Heidegger and Freud » montrant qu'Heidegger a discuté avec de nombreux psychanalystes suisses, reprochant à ces derniers leur vision positiviste et mécaniciste de l'homme. Par ailleurs, le psychanalyste suisse Ludwig Binswanger, correspondant de Freud, s'est éloigné de la psychanalyse sous l'influence de Heidegger pour développer la « daseinsanalyse » ou « analyse existentielle ». Il traite le positivisme scientifique de Freud (qui repose sur la scission sujet-objet) de « *cancer de la psychiatrie* ».

Il nous semble qu'opposer Heidegger à Freud est pertinent car Freud voit dans l'homme essentiellement un animal alors que Heidegger voit « l'essence » de l'homme comme totalement étrangère à celle de l'animal. Pour Heidegger, l'homme est capable de prendre du recul par rapport aux objets immédiats, il est « ouvert à l'être » et il sait à l'avance qu'il va mourir. L'animal est « *pauvre en monde* » : il ne voit du monde que ce que ses instincts lui permettent de percevoir. Au contraire, l'homme est non seulement « être au monde », riche en monde mais encore mieux : créateur de monde. En cela, l'homme est proche du Divin.

Freud a beaucoup inspiré le mode de vie matérialiste et hédoniste de l'Occident moderne. Or, Heidegger condamne ce mode de vie de la façon la plus nette : il le considère comme « inauthentique » car fondé sur « l'oubli de l'être » au profit d'un utilitarisme totalitaire. Pour Heidegger, l'homme moderne tourne en rond dans une vie sans signification, polarisée par quatre « idoles » : la technique, l'argent, la masse et l'ego. Le plaisir de l'ego est la « cause finale » du comportement moderne. L'argent et la technique sont au service de l'ego mais cet ego, à la fois orgueilleux et sans consistance, se perd dans la mode, le prêt à penser, le « on » (je pense comme « on » pense), bref, la masse ! C'est la fin de toute personnalité authentique. L'homme n'est plus humain : il n'est guère qu'une matière première pour l'économie (« une ressource humaine ») : affreuse expression qui ravale l'homme au rang du pétrole !). Pour bien jouer ce rôle de « matière première », il doit être interchangeable : foin des races, des nations, des familles et des lignées, des traditions culturelles qui pourraient être un obstacle à ce caractère interchangeable des hommes voués à l'utilitarisme ! C'est pour cette raison, outre la jalousie fortement ancrée au cœur de l'homme, que l'égalitarisme est si populaire dans la pseudo-démocratie[1] d'aujourd'hui !

Le « système » dans lequel nous vivons (Heidegger l'appelle « Gestell ») est l'ennemi du « quadriparti », ce véritable habitat pour l'homme qui est un jeu de miroir entre la terre, le ciel, les hommes et la divinité. Le « Gestell » est l'ennemi de la terre, c'est-à-dire de tout enracinement, attachement à sa lignée et à sa patrie. Il obscurcit notre ciel, en évacuant d'outre forme d'idéal au profit d'un plat utilitarisme. Il évacue la Divinité et le Sacré au profit de l'ego, du moi, qui devient déifié malgré sa vacuité foncière. Il évacue les hommes en tant qu'hommes, c'est-à-dire en tant que mortels, conscients du caractère merveilleux mais aussi tragique de l'existence. Ce matérialisme occidental fait perdre à l'homme son côté combattif. Ce dernier devient une « bête de troupeau », certes pacifique mais inadapté à la confrontation avec les défis de l'histoire, celui du radicalisme islamiste par exemple.

Heidegger veut donner à l'homme une nouvelle chance d'habiter un environnement humain, celui du « quadriparti ». L'homme a besoin de respecter ses racines et de servir un idéal, il a besoin de créer conformément à l'étincelle de Divinité qu'il recèle, il a besoin de se sacrifier, jusqu'à l'héroïsme si les circonstances l'exigent. C'est alors qu'il est vraiment un homme ! Sinon, il régresse vers une condition proche de l'animalité où il ne peut trouver aucun bonheur, aucune « sérénité » (Gelassenheit).

Si Heidegger offre une alternative à Freud, cela veut dire qu'il offre une alternative vraiment humaine à un monde occidental moderne déshumanisé, où l'homme n'est plus qu'une « bête technicisée » (technisiertes Tier) !

### 1/ Brefs éléments de biographie

Le philosophe allemand Martin Heidegger (26 septembre 1889 à Messkirch ; 26 mai 1976 à Freiburg) est en général considéré comme un des plus grands philosophes du monde, y compris par ses adversaires. Il a été professeur à Marbourg et à Fribourg et, période controversée, recteur de l'université de Fribourg sous le III<sup>ème</sup> Reich de 1933 à 1934. Il démissionna alors de son poste, fait très rare sous ce régime. Il fut critiqué par des intellectuels nazis comme Ernst Krieck et fut même chassé de l'Université par les nazis à la fin de la guerre pour faire des terrassements. Malgré cela, Il perdit son poste après la guerre pendant quelques années, puis on lui reprochera son silence sur le troisième Reich. En réalité, il semble qu'il ait considéré l'Occident, l'URRS et le Troisième Reich comme des variantes d'un même dispositif métaphysique (le Gestell) et il estimait sans doute ne pouvoir condamner une variante sans condamner les autres. C'est un point de vue de philosophe attaché à l'être des choses, au-delà de la politique proprement dite.

Heidegger a été influencé entre autres par Heraclite, Parménide, Platon, Aristote, Saint Augustin, Thomas d'Aquin, Maître Eckhart, Pascal, Luther, Kant, Hegel, Kierkegaard, Nietzsche et Husserl. Il a influencé de façon décisive la philosophie contemporaine non anglo-saxonne avec Arendt, Lévinas, Marcuse, Gadamer, Sartre, Beaufret, Derrida, Ricoeur, Althusser, Foucault, Sloterdijk. Il a eu aussi une énorme influence au Japon où à l'université de Kyoto notamment, on étudie ses œuvres. Il fut enterré dans le rite catholique et fit lire sur sa tombe par son fils aîné des poèmes de Hölderlin. Sur sa tombe se trouve non pas une croix comme pour sa femme mais une étoile.

## **2/ La méthode**

Heidegger, lorsqu'il analyse quelque chose ou quelque idée remonte en amont vers son origine : il utilise beaucoup l'étymologie. Par exemple, Quand il analyse la science, il cherche à savoir les présupposés qui permettent à la science de fonctionner. Ces présupposés ne sont pas scientifiques par définition, mais philosophiques. En ce sens, la science est fille de la philosophie, donc des Grecs. Pour comprendre son essence, il faut donc remonter aux premières hypothèses faites par les Grecs sur le monde.

De même, Heidegger analyse le communisme en recherchant le terreau qui a permis à celui-ci d'apparaître à savoir la métaphysique occidentale, dans son déploiement de Descartes à Hegel. Heidegger découvre donc que l'essence du communisme est dans la volonté de puissance, volonté de volonté, qui échappe à l'emprise humaine dans son déchainement. En cela, écrit-il, le communisme n'a rien d'humain et même ses chefs sont soumis à sa logique de puissance : ils ne font pas ce qu'ils veulent. En creusant son analyse, Heidegger montre que le terreau du communisme et de la démocratie occidentale est le même, ce qui le conduit à étudier notre société qui se croit libre comme un système qui s'impose à l'homme, le « Gestell » (dispositif utilitaire).

Heidegger critique alors la pensée occidentale en remettant en cause ses présupposés métaphysiques, comme Kant avait commencé à le faire. Par exemple, contrairement à Descartes qui a écrit : « je pense donc je suis », il affirme que l'être précède la pensée : je suis d'abord, ce qui me permet de penser. Ainsi, le sujet n'est plus au centre de la philosophie mais cède cette place à l'être. Cela a des conséquences considérables, y compris sur le plan politique.

Souvent, quand on a lu et compris Heidegger, on ne voit plus le monde de la même façon. Cette pensée est liée à la structure de la langue allemande qui permet un questionnement philosophique profond. Pour dire « il y a » (Cette formule du français qui utilise le verbe avoir et qui renvoie donc à un sujet), l'allemand dit « es gibt » (il donne) : c'est l'être qui vous apporte un objet en quelque sorte ! Le monde n'est plus centré sur le sujet mais le sujet s'ordonne par rapport au monde préexistant. Cela conduit Heidegger à remettre ainsi en cause toute la métaphysique occidentale, surtout sous sa forme moderne, qui affirme le primat du « sujet ». Il aboutit à une critique extrêmement radicale de la société moderne, notamment sous sa forme actuelle, dite « démocratique »..

On se limitera aujourd'hui à étudier la conception de l'homme de Heidegger et à évoquer quelques conséquences politiques venant de cette pensée qui, contrairement à celle de Freud, oppose radicalement l'homme à l'animal.

## A/ La conception de l'homme dans « l'introduction à la métaphysique »

Pour comprendre la question « *qu'est-ce que l'homme chez Martin Heidegger ?* », il est nécessaire au préalable de comprendre ce qu'il entend par l'être, la vérité de l'être, dans sa différence avec l'étant.

Un étant est toute personne ou tout objet que nous voyons et qui existe réellement. Prenons l'exemple d'une église. C'est un étant. Son être, c'est autre chose. Quel est le sens de son être ? Il n'est pas le même pour le touriste amateur d'art, pour l'enfant qui joue à l'ombre de ses murs et pour le prêtre qui y dit la messe. Pour Heidegger, seul ce dernier est dans la vérité de l'être de cette église car elle a été volontairement bâtie pour y célébrer le culte. Le culte est la cause « finale » du bâtiment.

L'homme est le seul à pouvoir saisir cette vérité de l'être, autrement dit, à entrer dans l'éclaircie de l'être, car un animal, par exemple, pourra bien voir l'église et se reposer à l'ombre de ses murs mais il ne saisira pas le sens, la « vérité » de ce bâtiment. Heidegger n'utilise pas le mot vérité dans son sens actuel (idée conforme à la réalité) mais dans son sens originel en grec ancien. Le mot « alethéia », traduit par vérité, signifie en fait « dévoilement », c'est-à-dire création, apparition dans le monde de quelque chose qui n'existait pas auparavant. Le sens de l'être de l'église, sa vérité, est d'être la maison du Dieu chrétien et non un tas de pierre ou même une œuvre d'art. Mais elle est aussi un tas de pierre et une œuvre d'art, bien entendu, mais ces descriptions passent à côté de son essence. Ce type d'analyse, Heidegger va l'appliquer à l'homme qui est aussi un être vivant, par exemple, mais dont cette qualification ne nous dit rien de son être, de son essence.

Dans son « Introduction à la Métaphysique » (1935) qui comporte une recherche de l'essence de l'homme à l'aide d'un texte de Sophocle, Heidegger exprime son inquiétude sur notre civilisation qui, selon lui, est tombée dans « l'oubli de l'être ».

Je le cite : « *nous avons dit : sur la terre, provient un obscurcissement du monde. Les événements essentiels de cet obscurcissement sont : la fuite de la divinité, la destruction de la terre, la grégorisation de l'homme, la prépondérance du médiocre.* »

Le monde, entendu ici, est le monde de l'esprit. L'esprit a perdu son pouvoir car « l'Europe se trouve dans un étau entre l'URSS et l'Amérique, qui reviennent métaphysiquement au même quant à leur appartenance au monde et à leur rapport à l'esprit ». Heidegger ne nie pas leur différence politique mais leur reproche leurs traits communs du point de vue de la métaphysique : le matérialisme, l'idolâtrie de la technique, la massification, la destruction de la terre par la technique et la rationalité étroitement économique.

Ce phénomène « d'oubli de l'être » a pris de l'ampleur au XIX<sup>ème</sup> siècle en Europe : c'est « *l'époque qui n'était plus assez forte pour demeurer à la mesure de la grandeur, de l'ampleur et de l'authenticité originelle du monde de l'esprit de l'idéalisme allemand (marqué par Kant et Hegel)* » écrit le philosophe.

Heidegger dit de l'homme de cette époque : « *l'homme (l'être-là) a commencé à glisser dans un monde qui n'avait pas la profondeur à partir de laquelle l'essentiel vient à l'homme et revient vers lui, et ainsi le force à une supériorité qui lui permette d'agir en se distinguant* ». Autrement dit, Heidegger condamne un monde sans idéal. « *Toutes choses sont tombées au même niveau, qui est semblable à la surface ternie d'un miroir qui n'est plus réfléchissant, qui ne renvoie plus rien. La dimension prédominante est devenue celle de l'extension et du nombre. (...) Tout cela s'est accentué ensuite en Amérique et en Russie. (...) Désormais la prédominance d'un niveau moyen où tout est égal et indifférent n'est pas une chose sans importance, (...) elle est une agression qui détruit et fait passer pour un mensonge tout ce qui a de la grandeur et toute mentalité engagée dans un monde de l'esprit. C'est l'invasion du démoniaque au sens de la malveillance dévastatrice.* »

Cette crise de l'esprit ne peut être corrigée par la science car comme l'écrit Nietzsche : « un temps de barbarie commence et la science se mettra à son service ». C'est un fait : la science n'a empêché ni Hitler ni Staline, bien au contraire. Pour Heidegger, l'esprit est la résolution d'aller vers l'être, la

volonté de donner du sens. Il faut un réveil de l'esprit pour « maîtriser le danger d'obscurcissement du monde et prendre en charge la mission historique de notre peuple en tant que milieu de l'Occident, » écrit-il à propos des Allemands.

Pour Heidegger « *la vraie force et la vraie beauté du corps, la sûreté et la hardiesse de l'épée, l'authenticité et l'ingéniosité de l'entendement, ont toujours leur racine dans l'esprit, et ne trouvent leur élévation ou leur décadence que dans la puissance ou l'impuissance de l'esprit. C'est lui qui porte et qui règne, qui est premier et dernier !* » On ne peut pas être plus antimatérialiste ! Mais la science comme valeur de civilisation ne peut cacher l'impuissance de l'esprit. L'esprit fonde les religions, les Etats, l'art et la poésie et la pensée philosophique. L'esprit permet d'atteindre la vérité de l'être car il donne du sens, ce que la science ne peut faire. Pour Heidegger, la science est postérieure à l'esprit, elle n'existe que parce qu'avant elle un monde de l'esprit a été créé qui lui permettait d'exister. En effet, si la recherche de la vérité ne vous motive pas, vous ne pourrez édifier une science. Il y a des préalables éthiques à l'apparition de la science. C'est pourquoi le réveil de l'esprit provoqué par le questionnement sur l'être (ou le sommeil de l'esprit provoqué par l'oubli de l'être) doit déterminer le destin de l'Occident et du monde.

La naissance d'un monde implique un combat de l'esprit : « *ce combat est soutenu par ceux qui oeuvrent, poètes, penseurs, prêtres, hommes d'Etat. (..) Quand ceux qui oeuvrent se sont éloignés du peuple et ne sont plus que de simples curiosités, des ornements, sans contact avec la vie, tout juste tolérés, quand le véritable combat pour un idéal prend fin, quand le combat est réduit à la polémique, aux intrigues et machinations humaines (pour le pouvoir ou l'argent afin de dominer l'étant), alors la décadence a déjà commencé.* »

Le verbe être, dans son étymologie longuement étudiée par Heidegger, veut dire trois choses originellement : « *vivre, s'épanouir, demeurer* ». L'être se déploie dans le temps et l'homme a une relation spéciale au temps qui lui est propre, qui est « historique » : dans l'historique au sens plat du terme, le passé n'existe plus (on est alors conduit à le mépriser). Le futur n'est pas encore là (on peut donc choisir de l'ignorer) et le présent est seul ce qui est. (on le surévalue : carpe diem !)

Par contre, dans la dimension historique de l'homme, qui est celle de son être, le passé, le présent et le futur sont présents ensemble. On n'agit qu'en fonction du futur à partir des matériaux fournis par le passé : cette remarque est à méditer. Quel futur recherche-t-on ? Quel passé a-t-on pris en héritage, ou quel passé nous avons négligé, ce qui nous empêche de bâtir un futur véritable ? Ce point est important car il permet de distinguer la vie, la simple vie biologique, rivée à l'instant, de l'existence propre à l'homme qui se déroule au sein de l'histoire. L'être est ainsi connecté au devenir. Le devenir est plénitude : l'erreur du quotidien est de ressentir le temps exclusivement comme une perte : le temps s'enfuit ! Mais il faut aussi dire : le temps advient ! Le temps est aussi une ressource et il permet à l'éclaircie de l'être de se produire. C'est une des pensées essentielles de Heidegger que ce lien entre l'homme, l'être et le temps !

L'être est connecté aussi à l'apparence. Pour les anciens Grecs, note Heidegger, l'apparaître et l'être vont de pair, d'où leur passion commune pour la vérité et pour la beauté. La gloire (doxa) est la manifestation de l'être le plus haut : doxa theou, gloria dei, gloire de Dieu. « *Pour les hommes d'aujourd'hui, ajoute Heidegger, la gloire n'est plus depuis longtemps que la célébrité, et par suite quelque chose de fort douteux, un cadeau jeté et distribué ça et là par les journaux et la radio, presque le contraire de l'être !* »

Pour Heidegger, Œdipe représente le Grec type : « nous ne devons pas voir seulement en Œdipe (dans la tragédie Œdipe roi) la chute d'un homme, il faut le comprendre comme le type de l'homme en son essence (être-là) grec, comme la figure où se hasarde le plus loin la passion fondamentale de l'homme grec, qui est passion du dévoilement de l'être, c'est-à-dire passion du combat pour l'être même. » On est ici dans un monde bien différent de celui de Freud et de son « complexe d'Œdipe ».

A ce point, Heidegger cite Pindare : c'est dans l'épreuve risquée au sein de l'étant que l'être apparaît. On est véritablement ce que l'on est qu'en ayant triomphé des épreuves du destin. « *Le caractère*

*propre à l'être homme provient de la singularité de son appartenance à l'être », écrit Heidegger. La question sur l'essence de l'homme est donc métaphysique et non anthropologique. La science ne peut que rester à la surface des choses. Elle décrit l'étant humain du point de vue biologique ou culturel, mais ne perce pas le mystère de son être. Or l'homme donne du sens au monde, en cela, il est le gardien de l'être.*

### **1/ La conception de l'homme dans la tragédie grecque : l'homme créateur tragique !**

La définition classique de l'homme, qui remonte à l'antiquité, est qu'il est un « animal rationnel ». Pour Heidegger, se représenter l'homme selon « une biologie et une psychologie vide et plate » (sic !) est un obstacle à la découverte de son essence. C'est la tragédie grecque qui crée l'essence de l'homme grec et il faut donc s'y référer dans la mesure où l'Occident est l'héritier de la pensée grecque.

Heidegger va donc analyser le premier chœur de l'Antigone de Sophocle (441 avant notre ère).

*« Beaucoup de choses sont inquiétantes mais rien n'est plus inquiétant que l'homme qui s'active en s'élevant, par un vent du sud en hiver, il sort sur le flot écumant et navigue au milieu des vagues qui se creusent avec fureur, il épuise la Divinité la plus sublime, la terre indestructible et infatigable, la retournant d'année en année, faisant repasser sans cesse sur elle ses chevaux et ses charrues. »*

*« Intelligent, l'homme prend aussi dans ses filets la bande d'oiseaux au vol léger, il chasse les animaux des contrées sauvages et tout ce qui habite et s'agite dans la mer. Il prévaut par ses ruses sur la bête qui passe la nuit sur les montagnes et erre, passant le bois sur l'encolure, il impose le joug au cheval à la rugueuse crinière et au taureau jamais dompté. »*

*« Il trouve aussi son lieu dans le retentissement de la parole légère comme le vent et dans la compréhension de toutes choses, ainsi que dans l'ardeur à régir les cités. Il sait aussi comment se soustraire à l'exposition aux traits des intempéries et de gelées pénibles. »*

*« Partout en chemin, faisant des expériences, inexpert sans issue, il arrive au néant. De l'unique imminence, la mort, il ne peut ni fuir ni se défendre, même s'il a réussi par son adresse, à se soustraire au désarroi d'une tenace maladie »*

*« Créateur par sa technique, il possède magistralement l'habileté, au-delà de toute espérance, mais parfois il commet l'ignoble, tandis qu'une autre fois, il commettra un acte de vaillance. Entre le statut de la terre et l'ordre juré par les Dieux, il poursuit sa route. Dominant de haut le site, exclu du site, lui pour qui toujours le non étant est étant, il existe pour l'amour du risque dans l'action. »*

*« L'homme qui accomplit cela, qu'il ne devienne pas un intime de mon foyer et que ses illusions ne partagent pas avec moi mon savoir ».*

Selon le texte, l'homme est donc défini comme ce qu'il y a de plus inquiétant (to deinotaton). « deinon » veut dire effrayant mais aussi violent : l'usage de la violence est le trait fondamental de son être. Il s'agit d'une violence constitutive et non d'une perturbation anormale. L'étant (le monde environnant) est « deinon » dans le premier sens d'inquiétant. Mais l'homme est à la fois inquiétant et violent. Il est inquiétant parce que sortant de la quiétude, du familier. L'homme est un aventurier par essence, pour les Grecs. Il se fraye une voie nouvelle et se risque dans toutes les régions de l'étant. Il fait l'épreuve de l'étant et l'on retrouve la phrase de Pindare citée plus haut. Il exploite la terre, domine les animaux, fonde des cités. Pour Heidegger, « polis » est plus que la cité au sens physique du terme, c'est le site historial de l'homme. « A ce site de l'histoire appartiennent les dieux, les temples, les prêtres, les fêtes, les jeux, les poètes, les penseurs, le roi, le conseil des anciens, l'assemblée du peuple, l'armée et la marine. » Tout cela est politique mais au sens d'historial : là, l'homme dans son peuple accomplit l'histoire.

Pour Heidegger, les rois sont des rois, les soldats des soldats, les penseurs, des penseurs etc.. mais le mot « sont » veut dire : « emploient la violence (..) et deviennent éminents dans l'être historial comme des créateurs, des hommes d'action. En même temps, ils doivent fonder tout ce qui constitue la polis. »

Dans tous ces actes de création, ce qu'il y a de plus grand est toujours le commencement. C'est pourquoi Heidegger écrit : *« l'erreur fondamentale est de croire que le commencement est constitué par ce qui est primitif, arriéré, maladroit et faible. Le commencement est ce qu'il y a de plus inquiétant et de plus violent. Ce qui vient ensuite n'est pas un développement du commencement, mais celui-ci s'affadit (..) devient anodin et excessif dans la difformité du grand quantitatif »*. Exemple : les martyrs du début du christianisme comparés à certains évêques d'aujourd'hui ! Autre exemple : un compositeur (Wagner) et ses disciples : il y a affadissement de l'œuvre.

L'homme cependant à l'illusion de créer ses passions et son langage : *« A quel point l'homme est étranger dans sa propre essence, c'est ce que trahit l'opinion qu'il nourrit de lui-même, croyant avoir créé, avoir pu créer le langage et l'intelligence, avoir pu inventer la construction et la poésie. Comment l'homme pourrait-il jamais inventer ce qui le per-domine et qui est le fondement sans lequel il ne pourrait pas être lui-même comme homme ? (...) Le faire violence du dire poétique, de l'esquisse par la pensée, de la fondation edificatrice, de l'action créatrice d'Etats, n'est pas l'exercice de pouvoirs que l'homme aurait mais consiste à dompter et à harmoniser les puissances grâce auxquelles l'étant se découvre comme tel du fait que l'homme entre en lui. Cette ouverture de l'étant est la violence que l'homme a à maîtriser pour que, dans ce faire violence au milieu de l'étant, il soit lui-même, c'est-à-dire un être historial. »* Ceci est aussi exprimé par le chœur de Sophocle dans Antigone : l'homme n'a pas tout inventé.

De plus, cette action violente empêche l'homme et lui fait oublier l'être. Mais il y a une chose qui fait échec à son faire violence : c'est la mort ! En son essence, l'homme est face à la mort.

Cette action violente de l'homme se dit en Grec « techné ». C'est un savoir mais savoir, c'est pouvoir mettre en œuvre l'être comme un étant. Techné, c'est aussi l'art car l'art affirme en l'œuvre l'être, c'est-à-dire l'apparaître qui réside en soi-même. L'œuvre effectue l'être dans un étant (créé une signification avec des sons, ou des objets). Mais cette techné est aussi l'inquiétant.

Il y a par ailleurs un autre inquiétant qui nous domine, c'est la « diké », l'ordre du monde. « Diké » et « techné » sont face à face. Selon Heidegger, *« ce face à face consiste en ceci que la tekne se soulève contre la diké, qui de son côté en tant qu'ordre, dispose de toute tekne. Ce face à face est. Il est en tant que ce qu'il y a de plus inquiétant. Le trait fondamental du plus inquiétant (deinotaton), réside dans le rapport des deux sens du deino, inquiétant et violent. Celui qui sait, qui maîtrise la tekne, se jette en plein milieu de l'ordre et esquisse l'être (le sens) dans l'étant, mais il ne peut jamais maîtriser l'ordre prévalant. C'est pourquoi il est ballotté entre l'ordre et le désordre, entre le vilain et le noble. Tout domptage du violent par la violence est victoire ou défaite. (..) Toutes deux, de différentes façons, risquent d'aller à leur perte. Celui qui fait violence, le créateur, qui avance dans ce qui n'est pas dit et fait irruption dans ce qui n'est pas pensé, qui obtient par force ce qui n'est pas arrivé et fait apparaître ce qu'on n'a pas vu, celui-là, faisant violence, se tient constamment dans le risque. En se risquant à maîtriser l'être, il doit s'attendre à l'afflux de l'étant négatif, à la dislocation, à l'instabilité, à l'inadaptation et au désordre. Plus éminent est le sommet de l'homme historial, plus béant est l'abîme pour la chute soudaine dans le non historial, dont on peut dire qu'il va à la dérive dans la confusion sans issue et sans site »*. Le plus inquiétant est donc l'affrontement de la « diké » et de la « tekne ». C'est le propre de l'homme.

Selon Heidegger, *« c'est l'être lui-même qui jette l'homme sur la voie d'un entraînement qui, forçant l'homme à se mettre en marche au-delà de lui-même, le lie à l'être pour mettre celui-ci en œuvre, et par là maintenir ouvert l'étant (..). C'est comme histoire que se confirme l'être »*.

L'essence de l'homme est donc l'inquiétante ; l'être est diké et l'homme par sa tekne se heurte à lui tout en le mettant en œuvre : c'est l'histoire. L'homme en son essence est historial.

Heidegger dit aussi que le « logos » (discours, raison), en face de la phusis (monde extérieur) est le fondement de l'être homme. *« être homme, c'est assumer l'appréhension de l'être de l'étant par le logos, la mise en œuvre de l'apparaître par la tekne . Etre homme, c'est donc gérer la vérité en tant que création, la préserver du voilement »*. *« Nous savons, écrit-il, par Héraclite et Parménide que (..)*

*l'apparition vérité ne vient à l'étant qu'en étant effectuée par l'œuvre : l'œuvre de la parole qu'est la poésie, l'œuvre de la pierre dans le temple et la statue, l'œuvre de la parole qu'est la pensée, l'œuvre qu'est la cité en tant que site de l'histoire fondant et gardant tout cela. (...) La conquête de l'être dans l'œuvre ne se produit que sous forme d'un antagonisme constant, lutte contre le voilement, contre l'apparence ».*

L'homme et donc un mortel, un créateur et un combattant, ce qui fait de lui un être risqué. On est bien au-dessus de la définition de l'homme comme d'un animal, fut-il calculateur (rationnel).

Heidegger pose alors la question du fondement ontologique de la morale : Que devient le devoir par rapport à l'être ? Pour Platon, la mesure est le Bien, « *le vaillant qui peut réaliser ce qui convient* » précise Heidegger. L'être ne perd pas sa vocation de modèle car « *c'est l'être même qui comporte, dans son interprétation comme idée, la référence à ce qui est exemplaire et à ce qui est dû* ». L'être est à la fois idea et phusis.

Si l'on oublie l'être au profit de l'étant, le devoir étant menacé par l'étant, on croit le restaurer en parlant de « valeurs ». Pour Heidegger, les valeurs renvoient au sujet : elles sont subjectives et valoriser l'être est en fait le dévaluer ! Dieu est une valeur signifie : je choisis d'en faire une valeur, donc j'ignore son être ! Heidegger reproche au 19<sup>ème</sup> siècle et notamment à Nietzsche cette notion confuse de valeurs. Pour Nietzsche, l'homme est évaluateur en fonction de la vie ! Heidegger s'oppose à cette idée : l'homme créé du sens, et cela ne se réduit pas à des processus vitaux.

L'être est permanent dans le devenir, modèle dans l'apparence, sous-jaçant à la pensée, et pro-jaçant comme idéal. C'est un quadriparti. En dehors de l'être, l'homme titube dans l'histoire. Le nihilisme est d'être collé à l'étant. L'étant doit être fondé dans le quadriparti de l'être pour porter l'histoire.

Heidegger conclut : « *Qui est l'homme ? La détermination de l'essence de l'homme n'est pas l'affaire d'une anthropologie sans base qui au fond représente l'homme de la même façon que la zoologie représente les animaux. La question vers l'être de l'homme est déterminée par la question vers l'être. L'essence de l'homme doit être comprise comme le site que l'être exige pour son ouverture. En ce Là (le site) qui est l'essence de l'homme, l'étant se tient et devient œuvre. (...) Toute la conception de l'être de la tradition occidentale se trouve ramassée dans le titre « être et penser ». Cela se fait dans le temps historial où passé, présent et avenir coexistent en l'homme. »*

L'homme est mortel, créateur, combattant, historial, plongé dans un temps à trois dimensions : c'est cela « exister » et pas seulement « vivre » !

## **B/ Monde moderne, monde sans patrie ; « Gestell » et enracinement**

Dans beaucoup d'ouvrages, surtout ceux d'après la guerre, Heidegger explique que le monde moderne n'a plus de patrie car il est déraciné par le « Gestell », c'est-à-dire le « dispositif utilitaire ». C'est le règne de l'essence de la technique qui impose sa volonté de puissance à la nature et à l'homme lui-même qui en devient le fonctionnaire. Dans le « Gestell », l'homme sujet s'oppose à l'objet qu'il utilise, et c'est une agression. Peu à peu, « *dans cette volonté de domination déchaînée, qui devient volonté inconditionnée de volonté, le sujet sombre et s'efface. (...) Quand tout devient objet, il n'y a plus naturellement d'objet pour un sujet, il n'y a plus même d'objet isolable, mais seulement un réseau, un gigantesque filet de relations instrumentales et énergétiques interchangeables où s'engloutissent l'homme, le lieu, le temps. (...) Devenu « bête calculante », « bête » technicisée », l'homme est asservi au réseau. L'animal rationnel devient exclusivement rationnel. Ses pulsions animales sont calculables et servent aux promotions de la consommation généralisée. »*

La société est alors composée d'ego isolés et partiellement bestialisés engloutis dans une « masse » dont les éléments sont « interchangeables ». C'est là la fameuse égalité : devenir interchangeable pour être mieux utilisés comme matière première par le Gestell. Les identités nationales ou autres sont à effacer car elles gênent le programme du Gestell.

Négativement, beaucoup de particularismes ethniques, de sub-cultures, d'enracinements locaux, de conduites ou de pratiques non standardisables telles que coutumes, régions, etc...seraient ou seront (suivant que l'on considère ou non la technicisation universelle comme irrésistible et inévitable) à détruire pour que s'établisse ce que Heidegger nomme le nivellement de l'uniformité organisée.

Pour autant, Heidegger récuse le nationalisme de type jacobin car « *l'intégration ou l'embrigadement des individus dans le « nous » d'un peuple ou d'une nation relève tout autant du subjectivisme que la revendication volontariste, idéaliste et universaliste des « droits de l'homme ».*

Ya t-il une authenticité non subjectiviste du peuple et une liberté de l'homme à défendre néanmoins ? Heidegger considère qu'un contrôle technique de la technique par la volonté de l'homme est une illusion qui nous vient du subjectivisme et d'une méconnaissance de l'essence illimitée de la volonté de volonté.

Pour lui, « *c'est seulement à partir du Dasein que l'essence du peuple est à concevoir* ».

Un peuple est comme une oeuvre d'art qui évolue dans le temps : elle est le lieu d'un combat entre une Terre, un versant non historial, quasi naturel, et un monde, c'est-à-dire un ensemble ni de choix relatifs aux styles d'existence à l'intérieur d'une époque déterminée. L'essence du peuple est sa voix, exprimée par les poètes et les penseurs ! La capacité de se concevoir comme peuple et de l'exprimer n'appartient pas au « on », à la foule, mais à ceux qui éprouvent la provenance et l'avenir du peuple comme une question intime. Ce fut le cas d'Homère pour les Grecs. Cette idée n'est ni démocratique au sens courant, ni totalitaire.

## **1/ Qu'est-ce que penser ?**

Penser est le propre de l'homme. Mais qu'est-ce que la pensée dans son essence ? « La pensée accomplit la relation de l'être à l'essence de l'homme. C'est l'écoute de l'être, ensemble avec lui (hören de zusammengehören). La pensée assure la garde de l'être par trois sortes d'actes. Le saut ( prise de conscience de la présence de l'être, retrouver le sol original) , la remémoration (critique de la métaphysique ; pas en arrière mais aussi recueillement de l'âme auprès de l'être) et le « dire ». Penser est un agir au sens d'accomplir ce qui est déjà.

« Denken ist danken » : penser, c'est remercier, c'est comprendre l'être comme un don et lui savoir gré. C'est l'inverse de l'oubli. C'est prévoir en remémorant car l'avenir vient vers nous du plus lointain passé. Enfin, la pensée est parole mais la langue est antérieure à l'homme. L'homme ne parle que s'il correspond historiquement à la langue. L'homme habite la langue. Le penseur crée en disant, mais il crée sous la dictée de l'être. Le poète aide l'être à paraître. Il faut se méfier pour cela des substantifs : l'éclair luit ! Nous isolons faussement l'éclair que rien ne distingue du phénomène « luire ». La pensée procède par questionnement : « *le questionnement est la piété de la pensée* » écrit Heidegger. C'est alors que l'être parle à sa façon. L'homme ne peut penser que parce que l'être le dispose ainsi. Toute activité provient de l'être. L'être libère l'homme dans la dimension de la liberté qu'est la vérité de son propre découverte.

La pensée et l'action humaines prolongent (accomplissent) ce que l'être rend possible. « L'homme peut penser pour autant qu'il en a la possibilité (Möglichkeit). Seulement ce possible ne nous garantit pas encore que nous en avons la capacité (vermögen). Car être capable de quelque chose signifie : recevoir quelque chose et veiller sur cette réception. Ce dont nous sommes capables (vermögen) c'est ce que nous désirons (mögen). » L'être et l'homme partagent un désir qui s'accomplit en parole. C'est grâce à l'être que l'on pense à condition d'en être le berger, de s'y intéresser. Comme on dit avec un vocabulaire chrétien : « on n'entre dans la vérité que par la charité ». Heidegger rejoint Pascal qui dit : « *le cœur aime l'être naturellement* ». Il y a une disposition affective de l'oubli de l'être comme de la garde de l'être. Pour les Grecs, c'était l'étonnement, disposition affective, qui a permis l'apparition de la philosophie.

## **2/ L'homme et la liberté**

La liberté réside dans le mouvement d'auto-appropriation et de hiérarchisation des possibles à partir de ce possible limite qu'est le « pouvoir mourir ». La liberté pour la mort est une conquête de l'authenticité. L'Ereignis (co appropriation de l'homme et de l'Etre) serait le vrai nom pour la liberté. La liberté possède l'homme qui existe et découvre la vérité en créant.

Toutefois, la liberté donne aussi la possibilité d'oublier l'être et de tomber dans l'errance. De plus, notre finitude, l'empiètement de l'Etant sur nous dans la vie quotidienne, la Stimmung, la facticité de l'être jeté, la temporalisation jaillissant en nous, tout cela limite notre liberté. La liberté n'est pas arbitraire mais « se rattache à ce qui éclaire ». Le Bien comme le Mal peuvent sortir de l'Etre et de notre liberté.

L'absence de détresse lorsqu'il y a oubli de l'être est aussi absence de liberté. A la limite, un homme qui n'aurait plus exclusivement des pensées calculatrices serait sorti de l'existence, sorti de son essence propre.

L'homme est susceptible d'être « séduit » par l'Etant et il oublie l'être. Le premier Etant qui peut le séduire est son ego. Prendre de la distance par rapport à l'Etant, c'est accomplir « la liberté du sacrifice » : on sacrifie son attachement excessif à l'Etant pour rejoindre l'être. On atteint alors la « Gelassenheit » la sérénité. C'est la pensée de l'Etre qui permet aussi de ne pas être accaparé par l'époque. Etre soi, c'est notamment prendre de la distance face à son ego ! C'est en ce sens qu'il n'y a pas de liberté sans sacrifice : ce sacrifice rend libre pour créer, et créer est la fonction qui nous rapproche du Divin.

### **3/ l'homme déraciné dans l'errance**

Pour Heidegger, chaque époque correspond à une essence de l'homme. Il y a eu quatre époques en Occident : l'époque grecque, médiévale, moderne puis planétaire. L'époque moderne est celle de l'insurrection de l'homme qui centre tout sur son ego. Le sujet est réduit à la volonté. La nature et l'homme deviennent des stocks interchangeables. Le sujet en compensation de son assujettissement cherche des « Erlebnisse », des « vécus » excitants.

L'homme grec vit tragiquement par l'opposition entre sa « techné » (son savoir technique) et la « diké » (la justice naturelle, l'ordre naturel). Mais l'homme moderne rejette la diké et centre tout sur lui-même d'où les catastrophes du XXème siècle, que la science et la technique ont rendu encore plus terribles !

L'homme actuel est une bête de travail ou un fonctionnaire de la technique ! la terre devient un non monde (Umwelt) où règne le déracinement, l'errance. L'homme planétaire est le produit de cette terre. « *Ce qui reste en fait de monde, ce sont des matériaux, y compris l'homme, uniformément livrés à la puissance technologique, à l'usage et à l'usure, à la consommation* ». Le conquérant technique est conquis par sa conquête et a pour destin d'être nivelé au sein du stock (Bestand). Il reste cependant un sujet exacerbé, surstimulé : celui qui a voulu devenir maître de la nature est devenu « le volontaire de la volonté de volonté » et obéit aveuglément au processus technique qui s'impose à lui.

*« Dans l'impérialisme planétaire de l'homme techniquement organisé, le subjectivisme atteint son point culminant, à partir duquel il entrera dans le nivellement de l'uniformité organisée pour s'y installer à demeure : car cette uniformité est l'instrument le plus sûr de l'empire complet, parce que technique, sur la terre. »*

Dans ce contexte qu'Heidegger appelle le « Gestell », le dispositif utilitaire, l'homme travaille « bêtement » c'est-à-dire aveuglément pour une fin qu'il n'a pas posée et qui n'est autre que la « Machenschaft », la machination, la production comme fin en soi. Etre homme à notre époque c'est être travailleur, manuel ou intellectuel, et rien d'autre ! Car le travail est la correspondance métaphysique à l'essence de la technique comme volonté de volonté ; en se réduisant lui-même à l'état de travailleur et à rien d'autre, l'homme intériorise l'essence de la technique. Il se fait illusion dans ce rôle et il en

est fier ! L'homme planétaire n'a plus de « scholé » de loisir noble au sens grec du terme (consacré bénévolement à la cité ou à l'étude !)

La bête technicienne est-elle encore un sujet ? A peine, car elle ne réfléchit plus mais travaille machinalement. « La pulsion animale et la ratio humaine deviennent identiques ». La volonté calculatrice absorbe les pulsions. Heidegger est pessimiste : « la bête technicienne est abandonnée au vertige de ses fabrications afin qu'elle se déchire elle-même et se détruit ! » On va vers la dévastation terrestre comme le XXème siècle l'a montré !

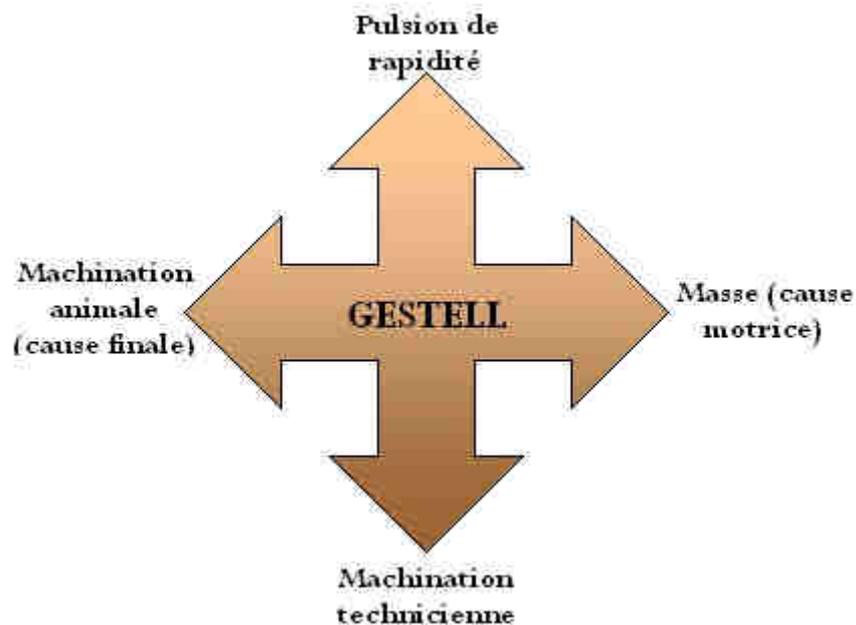
Mais la conscience de ce danger peut émerger d'événements graves et un autre type d'homme peut alors apparaître. C'est l'homme, le penseur ou poète, qui éprouve l'errance comme telle, qui reconnaît l'essence de la technique et son danger, qui s'oppose à l'homme normalisé menant une existence grégaire sur une planète exigüe.

L'homme du dispositif utilitaire vit entre « Machenschaft » et « Erlebnis », entre machination calculatrice et satisfaction de ses instincts. Il cumule la conduite calculatrice avec la sentimentalité la plus plate. L'Erlebnis, « le vécu excitant » certes, est le contraire de la production. Mais il a un point commun avec la machination calculatrice : de tout ramener à l'ego. Il se ferme alors à la « Stimmung », la disposition affective. Fuyant l'ennui et l'angoisse, il se réfugie dans l'indifférence à l'égard de tout ce qui n'est pas l'ego et s'interdit toute forme de questionnement. L'Erlebnis vulgarisé s'accompagne d'un vide intérieur : le sujet sombre dans la masse.

#### 4/ La masse remplace la personne

L'humanité technicienne est marquée par la quantité, la rapidité et le règne des masses. L'homme moderne est affairé et ce qui pourrait durer lui paraît ennuyeux. On se perd dans l'actualité et l'on s'empresse d'oublier le passé. On déteste la lenteur du murissement, le silence et la patience.

Schéma du Gestell :



(on a essayé de traduire comme on peut les expressions allemandes d'Erlebnis (vécu : satisfaction animale) de Schnelligkeit (pulsion de rapidité, nouveauté) de Man (« on » : la masse) et de Machenschaft (machination)

Le quantitatif devient une qualité en soi, en URSS comme en Amérique. Le sujet est embrigadé dans un « nous » normalisé et standardisé par les medias. L'homme ne subsiste plus que comme un matériau exploitable et manipulable aux seules fins de la conservation et de l'accroissement des grandes organisations techniciennes. La vie s'uniformise !

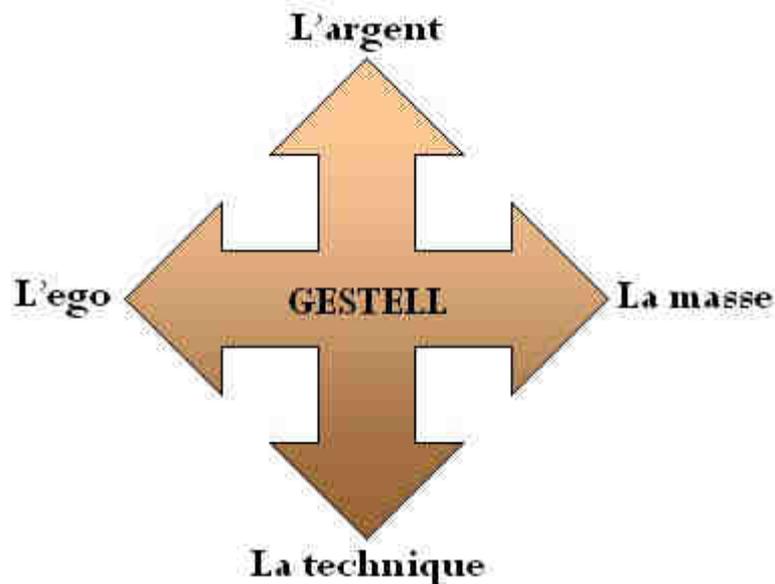
L'homme habite-t-il encore quelque part ? Le « où » de son habitation semble réduit au néant. Il est purement fonctionnel et indifférent ; Il n'y a plus de lieu familier, natal ou d'élection.

Pour Heidegger, « *l'absence de terre familière, à demi avouée, à demi niée, de l'homme relativement à son essence, est compensée par la conquête organisée de la terre en tant que planète* » ; la « *Heimatlosigkeit* » est le manque d'enracinement de l'existence et des œuvres (voir l'art contemporain) dans une terre particulière (les productions de la culture se standardisent et s'universalisent toujours davantage dans le mauvais sens) et c'est plus profondément une perte de familiarité de l'homme avec lui-même. Il se voit contraint de fuir le vide de son identité métaphysique par le pur accroissement quantitatif de puissance. La prise de conscience de cette aliénation lui est presque interdite.

Toutefois, certains hommes qui pensent encore, résistent au vertige technologique et à la frénésie de production. Ces « mortels » peuvent habiter, donc respecter la terre et le monde, reconnaître le Sacré, pouvoir la mort comme « mort ». Ce sont les hommes de l'Ereignis et du Quadriparti qui habitent avec des racines ( la Terre) un idéal (le ciel) et une divinité ( le sacré).

Heidegger oppose les deux types que sont le calculateur et le « mortel », ce dernier qui a les traits du penseur ou du poète, puisqu'outre sa capacité « d'habiter » la terre, il possède assez de vigilance pour revenir des objets aux choses, de la représentation calculante à la pensée attentive à la langue de l'être. Heidegger envisage un « ami de la maison » qui intègre la technique dans un naturel de la nature à nouveau éprouvé. C'est ce qu'il appelle comme Hölderlin, « *habiter poétiquement le monde* ». Le poète peut faire apparaître la trace du Sacré dans la nuit du Gestell, et mettre à nue la détresse comme telle. La poésie s'oppose à la langue réduite à une fonction instrumentale, laminée par le jargon de la communication et de la médiatisation. La poésie permet « d'habiter » le monde, en lui donnant un sens. Une déchirure parcourt l'homme moderne, même le plus calculateur. La « sérénité » (Gelassenheit) consiste donc à dire oui et non à la technique, donc à prendre ses distances et à marquer ses limites.

L'essentiel est de ne pas faire des besoins magnifiés par le « Gestell » des idoles comme c'est le cas dans le schéma suivant :



Ce sont les quatre idoles majeures qui conduisent l'homme à une vie « inauthentique ».

## 5 / Historialité de l'homme

Pour Heidegger, l'homme historial apparaît avec les anciens Grecs, notamment avec Parménide. L'habitation est à la fois « historique » (elle varie) et immémoriale en tant qu'abri. L'abri n'est pas purement physique, il est le foyer. Le Geviert où habite l'homme est aussi une permanence : « le partage entre Terre et Ciel, mortels et Divinité, est antérieur aux oppositions grecques initiales entre être et pensée ou être et apparence. Le non historial est lié à la terre. L'existence s'ouvre à l'historial

sur un fonds de terre. De même, l'homme qui écoute du Bach donne un sens à ce qu'il entend. Il ne se réduit pas à ses oreilles entendant une suite de sons ! Il n'y a de monde (historial) qu'enraciné et fondé sur une terre. C'est indissociable.

La technique représente le danger d'une prépondérance exclusive de l'historial et en ce sens menace de détruire la terre. La technique voit en effet tout événement comme un produit fabriqué dans l'actualité. Elle déracine, décontextualise. Elle ignore aussi bien la maturation secrète que le tout autre que l'époque. Le monde technique se soustrait au sens de son destin, de sa provenance ; il oublie la Terre. « Le nihilisme technique a besoin de l'oubli de la tradition car il faut que l'homme puisse s'interdire toute prise de distance à l'égard de l'époque. La masse des connaissances historiques comme le développement hypertrophié du journalisme et des médias servent d'écran à une prise de conscience possible des différentes époques. Notre époque nous réquisitionne : la fuite hors de l'histoire doit écarter les dernières barrières s'opposant encore à la technicisation irrésistible et totale de l'homme et du monde. Le mauvais non historial déracine. Son alliance avec l'historicisme sert à détruire toute tradition. »

Heidegger rompt avec l'anthropocentrisme qui domine. L'homme ne se produit pas lui-même. Il ne créé pas l'être. Il ne maîtrise pas la provenance du monde. Il ne peut qu'administrer ce qui lui est donné. Il peut dévoiler des vérités nouvelles grâce à l'art. La terre nous précède et précède notre monde, c'est pourquoi il ne faut pas s'en détacher.

## **C/ L'authenticité de l'existence**

### **1/ L'Ereignis ( « l'événement » )**

« Seul l'homme sait ou plutôt comprend qu'il est. Seul l'homme a rapport au rien, comme pouvoir ne pas être. Seul l'homme existe ». Pour Heidegger, l'essence de l'homme réside dans son existence et l'existence est l'éclaircie de l'être. Il y a un rapport particulier entre l'homme et l'Être. L'homme ne peut pas être pensé seul mais en rapport avec la terre, le ciel et la divinité qui quadrillent l'être. L'Ereignis, mot qui veut dire « événement » mais qui est intraduisible ici, c'est plutôt la co-appartenance mutuelle réciproque de l'homme et de l'Être.

L'homme reçoit toutes ses facultés de l'Être. Dans l'époque du Gestell dominée par l'essence de la technique (l'époque actuelle) l'homme n'est que l'exécutant d'une volonté de volonté inscrite dans l'Être. L'homme est sommé par le Gestell de produire et devient ainsi une simple matière première. C'est dans le danger créé par cette situation que se produit un tournant où l'homme peut échapper au Gestell et retourner à l'authenticité dans l'Être.

L'Être n'apparaît que par l'homme mais l'homme ne le produit pas. L'homme écoute plutôt l'appel de l'Être. Il y a trois dimensions de la relation à l'Être : Entsprechung (correspondance) Stimmung (tonalité) et Denken (pensée). La Stimmung, la tonalité établit le lien entre la correspondance et la pensée. Chez les anciens Grecs selon Heidegger, cette Stimmung est « étonnement ». La pensée grâce à la Stimmung va assumer la garde de l'être.

La pensée est ce qui distingue l'homme des autres étants. La vie animale ne distingue pas l'homme car elle le réduit à un étant comme les autres, et elle est donc moins essentielle.

### **2/ L'homme et l'animalité**

Heidegger refuse la définition de l'essence de l'homme comme « animal raisonnable » car :

- elle rabaisse l'homme en en faisant un simple « vivant »
- en mettant en avant la raison de l'homme, elle néglige quelque chose de plus important, son ouverture à l'Être, qui permet à la raison d'apparaître ensuite

- elle identifie l'homme à un « sujet » autonome en négligeant son « être au monde », jeté dans le monde

De ce point de vue, la langue allemande montre mieux la nature de l'homme : « ich bin » correspond au « je suis » français mais la racine « bin » est proche de « bei » qui veut dire « près de ». L'allemand ne dit pas : « je suis » (splendide isolement) mais « je suis près de », « j'habite » liant l'homme à son environnement. L'homme est d'emblée en « relation ».

**La vie n'existe que parce qu'il y a le préalable de l'Être. Donc l'homme avant d'être un vivant est un être ouvert à l'être.** « *L'essence de l'homme ne consiste pas à être un organisme animal* »

Notons que cette phrase montre à quel point Heidegger est éloigné du nazisme qui fut un « *matérialisme biologique* ».

Pour Heidegger, « *il pourrait sembler que l'essence du divin nous fût plus proche que cette réalité impénétrable des êtres vivants.* »

## **D/ Les « existentiels » de l'homme**

### **1/ Préexistence**

L'Occident définit traditionnellement l'homme comme « animal raisonnable » ; Cette définition insiste sur l'appartenance de l'homme au règne des êtres vivants. Descartes a donné à l'homme une place centrale comme un « sujet » qui fait comparaître le Vrai, le Bien et le Beau devant le tribunal de la Raison. Par la suite, la philosophie occidentale (la « métaphysique » dit Heidegger) fonde l'essence de l'homme sur sa volonté : volonté de savoir, volonté de puissance, volonté d'amour.

Heidegger rompt avec ces trois traditions. Pour lui, le « Dasein », l'existant humain, se définit comme « être au monde ». L'homo humanus ne fait pas que vivre ; il existe et son essence est dans cette existence qui n'est pas animale. L'homme comprend son être et cette compréhension s'effectue dans un monde préexistant. Conscient d'être, ouvert à l'être, il n'a pas « le nez dans le guidon » et il est le lieu de l'éclaircie de l'être. Il peut vivre cette existence qui lui est propre en tant qu'homme, et qui est refusée à l'animal, de façon authentique ou non. Les trois « existentiels », caractères essentiels de l'existence, sont « l'être pour la mort », « l'appel de la conscience » et « l'être résolu » : ces trois existentiels sont pour l'homme des occasions d'être authentiques ou non avec soi-même.

L'homme est « jeté » dans le monde. Il ne choisit ni sa date ni son lieu de naissance, ni son nom, ni sa langue maternelle. Cette « provenance » inévitable, Heidegger l'appelle « la Terre ». Tout projet de l'homme créateur est ainsi jeté, lui aussi, dans un « déjà donné ». Le Ciel du projet ne peut se passer de la Terre écrit Heidegger dans un style de « pensée poétique ». L'oubli de l'être est oubli de notre finitude, c'est-à-dire de notre temporalité, finitude aux deux extrémités de la vie. Cet oubli conduit l'homme moderne à la fois à un orgueil non fondé et à une vie insignifiante (au sens propre et non péjoratif : qui n'a pas de sens). Pour Heidegger, et ce point rappelle Hegel, nous dépendons de l'histoire de l'Être. C'est une illusion de croire que nous parvenons par notre seul effort personnel à des pensées : les pensées viennent à nous, dispensées par l'Être. Nous sommes dépendant de l'histoire et du lieu où nous nous situons, nous dépendons de notre peuple et de sa langue : tout cela en effet, nous préexiste ! Ignorer cette dépendance et en faire fi est une façon d'exister de façon inauthentique. Nous devons, pour mener une vie authentique d'être humain, admettre le préexistant, se l'approprier (alors seulement, on peut choisir au sein de cet héritage mais en sachant qu'on est toujours dépendant de lui !)

### **2/ L'être pour la mort**

L'attitude envers la mort peut être inauthentique (fuite devant une mort qui n'a pas de signification) ou authentique (possibilité d'accepter une mort qui a un sens : exemple du héros sur le front pendant la guerre). L'animal n'a pas cette possibilité : pour Heidegger, l'animal ne meurt pas, il s'éteint. La mort donne seulement aux hommes la possibilité suprême de la liberté. C'est pourquoi la mort volontaire du

Christ fascine tant les hommes dans l'histoire. Chacun est devant sa mort propre (Kierkegaard). Elle est l'expression suprême de la personne individualisée et de sa liberté. La mort définit l'homme comme le mortel dans le temps. En cela, notre temps est notre être.

Le mortel est fini. Il est libre et dans la mort qui lui est possible, il montre qu'il est libre de son « moi », il s'émancipe de son ego et il est libre pour servir les autres, libre grâce à un sentiment du Sacré qui rend sa mort sensée. Le mortel n'est mortel, donc libre, que s'il ressent ce Sacré qui est un premier pas vers la Divinité. Pour Heidegger, la fermeture de l'homme moderne au sens du Sacré est peut-être son seul vrai malheur !

A l'inverse, l'animal raisonnable (définition de l'homme selon l'humanisme habituel) a pour référence non le Sacré mais l'animalité. Le mortel, lui, est face à la Divinité. De même qu'en détruisant la Terre, (la provenance), l'homme perd son Ciel (son pro-jet) ; de même en détruisant le Sacré, l'homme perd sa qualité de mortel qui le rend proche de Dieu et il s'animalise. La liberté la plus haute est celle du sacrifice de soi et le héros qui n'a plus peur de la mort est libre. Il est authentiquement lui-même et peut voir sa vie comme un tout achevé.

### **3/ L'appel de la conscience**

Le Dasein, l'homme en son essence, entend un appel sur ce qu'il a à être. Mais l'homme se disperse dans la vie quotidienne et il est dominé par le « on ». L'homme banal pense comme « on » pense, vit comme « on » vit, sans avoir du tout conscience de sa dépersonnalisation, car il a par ailleurs un ego gonflé. Mais il sent une voix qui peut lui dire des choses comme « je devrais être en train de travailler ». C'est l'appel du Souci qui monte du Dasein lui-même comme « être en avant de soi » (faisant sans cesse des projets) et déjà jeté dans le préexistant. Que comprend alors le Dasein ? Il comprend qu'il est « en dette » (schuldig). Il est en dette depuis qu'il est jeté dans le monde : c'est un existentiel (un fait de l'existence inévitable). L'être est un don qui lui a été donné (l'allemand le dit plus clairement que le français : « es gibt », « il y a » en français : là où le français utilise le verbe « avoir » qui renvoie à l'ego, l'allemand utilise le verbe « donner » : « es gibt » mot à mot veut dire : « cela donne » ; pas de référence à l'ego mais à l'être)[2]. L'être humain en dette et l'être humain en projet, la fusion des deux donne « l'être humain résolu ». (entschlossen).

Que veut dire être endetté envers quelqu'un ? Cela veut dire qu'il manque quelque chose à ce quelqu'un par ma responsabilité. La moralité, pour Heidegger, se fonde sur l'ontologie (la réflexion sur l'être). La moralité présuppose « l'être en dette originaire » qui est la condition existentielle de l'existence du bien et du mal. Assumer sa dette, et il y en a toujours une envers l'être, c'est avoir un avenir qui a du sens.

### **4/ L'être résolu**

L'être résolu, pour Heidegger, est le prolongement de « l'être pour la mort » et de « l'appel de la conscience ». Il consiste pour le Dasein à assumer son « être en dette » le plus propre en vue de la décision et de l'action. L'être résolu unifie le champ temporel défini par les trois « extases » que sont le passé, le présent et l'avenir. C'est le projet d'avenir de l'être résolu qui détermine le présent et qui donne un sens à son passé. Passé, présent et avenir sont unifiés dans le moment existentiel. Les événements prennent du sens à partir de l'être résolu.

L'inverse de l'être résolu est l'homme qui a dévalé dans le « on » impersonnel, sans projet existentiel. L'être résolu se situe dans la temporalité authentique. Mais il ne le peut que parce qu'il existe dans une temporalité originaire. Selon Haar, « le mode authentique d'exister implique toujours résolution et décision, c'est-à-dire relation à l'avenir. L'inauthentique est un manque d'avenir. La temporalité inauthentique est fondée sur un rétrécissement : elle fuit la mort et l'angoisse mais aussi bien la dette » existentielle. On est dans la compréhension vulgaire du temps qui se déroule comme une fuite. Or le temps advient aussi comme une richesse dans l'existence authentique structurée par un projet et qui permet au Dasein d'arriver au « soi » primordial. Il devient ce qu'il est par la « vocation » (l'appel).

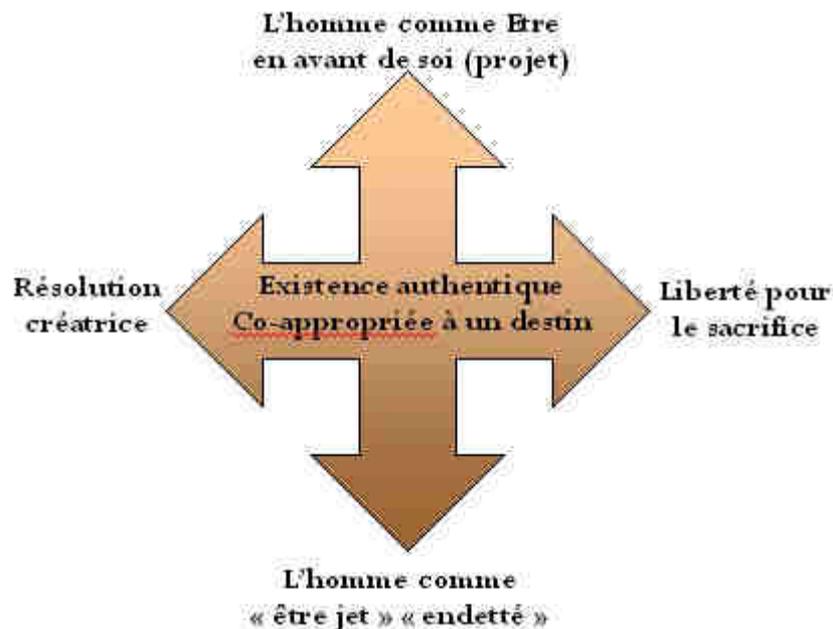
L'instant de l'existence authentique est tenu dans l'être résolu. Cette « tenue » dans la vie n'existe pas pour celui qui sombre dans le « on », dans l'existence inauthentique qui tend vers la vie animale par réduction. L'homme qui vit l'oubli de l'Être connaît une réduction de son essence. ( et non une disparition qui ferait qu'il n'est plus un homme).

La temporalité authentique libère le Dasein pourvu qu'il assume son destin (Geschick) et se « choisisse des héros » (formule de Heidegger). Le passé garde alors sa valeur (Gewesenes) par opposition au passé révolu (Vergangen ). Selon Haar, « avoir un destin, c'est vouloir expressément l'originaire propre à soi ». Mais pour Heidegger, ce destin est co destin car l'homme est un « être avec » (Mitsein) qui ne peut se séparer du destin de son peuple en tant qu'être jeté. On est bien obligé d'exister « facticiellement » c'est-à-dire d'assumer dans son projet l'antériorité d'un jettement originaire d'un passé originaire qui nous demeure fermé dans sa source. La vie inauthentique se caractérise par le décrochement du passé et de l'avenir. L'instant devient alors présent sans sa double racine, celle du passé et celle de l'avenir. On est dans la dérobade face au projet et face à l'avoir été.(insignifiance.)

Par contre écrit Haar : « l'existence résolue entend être la moins oublieuse possible ; elle est celle qui tient son temps en n'oubliant ni la naissance ni la mort, ni les possibles qu'elle s'est décidément appropriés ». L'angoisse peut alors étreindre l'homme car elle opère l'adieu à l'étant. (l'étant = ce qui existe en particulier) C'est en se détachant des étants, en s'approchant du rien que l'homme apprend à éprouver l'Être. La pensée ouverte à cette épreuve est capable d'accéder à la « liberté pour le sacrifice », le sacrifice étant défini comme la séparation d'avec l'étant. L'angoisse traduit aussi l'impuissance de l'homme à changer l'histoire de l'Être qui le dépasse toujours.

## 5/ L'existence authentique

Ainsi, l'existence authentique selon Heidegger peut se résumer selon le schéma suivant, qui est le schéma même de l'Être (Geviert ou Quadriparti inspiré des 4 causes d'Aristote)



## E/ L'habitation du monde

### 1/ L'homme dévalant dans l'oubli de l'être ou l'homme habitant le monde comme « berger de l'être »

Selon Heidegger, l'homme ne peut éviter dans sa vie quotidienne de dévaler dans l'oubli de l'être. Rivé à sa tâche de maîtrise de l'étant, l'homme calcule de façon utilitaire et perd toute personnalité propre. Il est la proie du « on » : il pense comme « on » pense », agit comme « on » agit ! L'homme ne peut jamais s'arracher totalement à ce dévalement et c'est pourquoi c'est aussi un de ses existentiels

inévitables. Mais il peut aussi « habiter » le monde chaque fois qu'il prend conscience de la vérité de l'être et qu'il contribue à la créer grâce à ses œuvres. Ainsi, ce qui fait que l'homme est homme est moins le savoir scientifique que la création de l'œuvre d'art au sens le plus élevé qui est permise par la pensée. « La science ne pense pas ! » a écrit Heidegger de façon provocante. La pensée est ce qui donne du sens à l'existence et elle est plus proche de la poésie que de la science.

L'événement qui se produit chaque fois que l'homme crée un monde, dans les activités du penseur, du poète, du prêtre ou de l'homme d'Etat, est ce que Heidegger appelle « das Ereignis ». Mot à mot, le mot veut dire événement mais pour Heidegger, il signifie l'avènement de la vérité de l'être dans l'œuvre de création, œuvre qui n'est pas le simple produit du génie d'un individu. Cette création dans l'être se produit par « co-proprietation » de l'homme créateur et de l'être. Cela suppose une vision préalable dans l'éclaircie de l'être (jeu de mot : ereignis est aussi « eräugnis » ou le mot « Augen », œil, apparaît.)

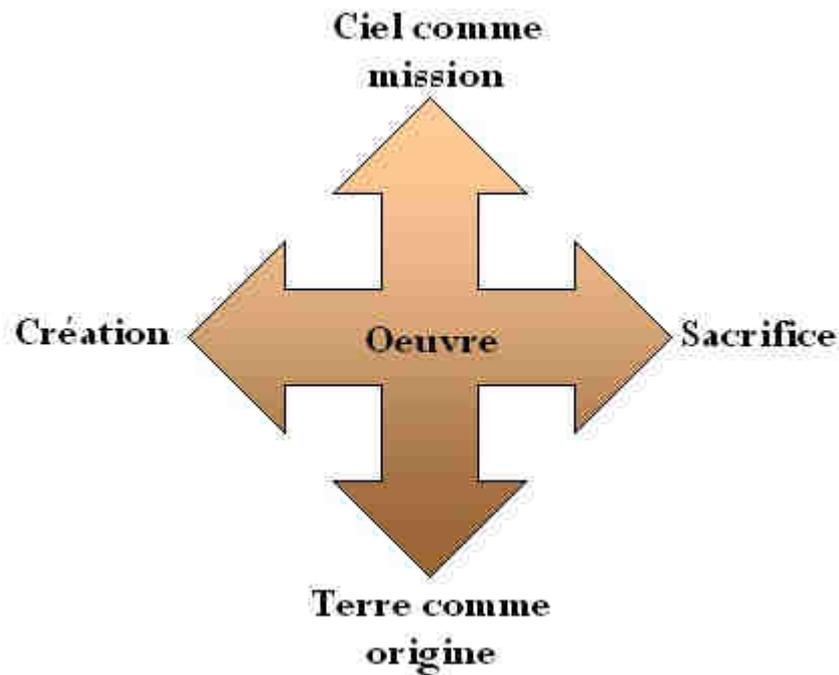
Cette œuvre, l'homme l'accomplit lorsqu'il habite dans le quadriparti, le « Geviert ». L'existence humaine se déploie en effet au sein de quatre pôles inséparables qui forment l'anneau du destin (Geschick).

L'homme qui existe, qui n'a pas qu'une vie animale, trouve en effet son avenir dans sa provenance, sa patrie que Heidegger nomme « la terre ». C'est cette terre qui va donner à l'homme sa mission que Heidegger appelle « le ciel ». Cette mission se traduit par une œuvre qui implique à la fois « création » (divine) et sacrifice » (de l'homme). On sacrifie son ego pour accomplir son œuvre. Les quatre pôles, terre, ciel, Divinité et mortels, correspondent aux quatre causes d'Aristote. Pour Heidegger, une vie qui a du sens, une vie humaine face à la Divinité et non purement animale, est toujours une forme d'habitation dans le quadriparti. L'homme a pour vocation ontologique d'habiter ce quadriparti, c'est-à-dire de le « ménager ».

Il doit respecter la terre, ne pas l'exploiter sans vergogne. Il doit respecter le Ciel, donc le déroulement du temps ce qui exclue la violence de la révolution. Il doit « attendre » la Divinité et ne pas adorer des idoles et il doit conduire les mortels et non les soumettre à la dictature de la masse.

Une parenthèse théologique : il est intéressant de voir que dans l'art religieux baroque, tout ce schéma se retrouve dans la scène dite « du couronnement de Marie » : Marie est la terre, la mère de Dieu, la patrie, la provenance ; Dieu Saint-Esprit est le ciel, la mission qui rayonne au-dessus de tout ; Dieu le père est l'acte de création et Dieu le fils est l'acte de sacrifice. La couronne que la Trinité dépose sur la tête de Marie figure l'œuvre, qui va enrichir l'origine, cette origine qui a été la terre inspiratrice de la mission !

Schéma du Geviert appliqué à l'existence humaine dont l'anneau (rassemblement des quatre pôles) est la destinée :



Pour Heidegger, le quadriparti donne les conditions indispensables à une vie humaine conforme à sa vocation profonde. Sans la terre, le ciel, la Divinité et les autres hommes, l'existence n'est plus humaine. On pourrait concevoir que le quadriparti comme avènement de l'homme « humain » remplace les droits de l'homme comme condition de base pour une existence pleinement humaine. Les droits de l'homme se fondent en effet sur une conception de l'homme issue de la métaphysique : l'homme comme « animal rationnel » ; or cette conception passe totalement à côté de l'essence véritable de l'homme. L'homme en tant qu'homme n'existe que comme « Dasein », être ouvert sur l'être, capable de se poser des questions sur l'être et le sens de l'être, et il existe en co-appropriation avec l'être en ses quatre dimensions. Dès lors, respecter l'homme en son essence ne peut en aucun cas se faire en dehors du quadriparti. Si la terre n'est plus une terre mais un désert dévasté par la technique, si le ciel n'est plus le ciel mais obscurci par le relativisme et la rupture révolutionnaire, si la Divinité n'est plus la divinité parce que des idoles ont pris sa place, si les mortels ne sont plus des mortels mais des matières premières ou à consommer, en quoi l'homme est-il respecté dans son essence même s'il a des « droits juridiques » ? Les droits de l'homme sont un leurre s'ils aboutissent à effacer les attributs ontologiques de l'homme contenus dans le quadriparti. La vocation de l'homme passe avant ses droits !

## **2/ Les ennemis d'une existence digne de l'homme**

A partir des cinq paires d'existenciaux, on voit quels sont les pièges que l'homme doit éviter pour mener son existence humaine dans sa pleine humanité, selon le destin de l'Occident, précise Heidegger, car seul l'Occident a inventé la métaphysique qui a conduit au Gestell. En cela, l'Occident a entraîné le monde entier dans son destin et la destinée de l'Occident est devenue un destin mondial.

Les cinq dangers sont la dispersion, l'agression, la régression, l'aliénation et la massification.

L'homme en tant qu'être jeté et porteur de projet en avant de soi est menacé de dispersion dans la futilité et le plaisir instantané, le « divertissement » de Pascal, qui est encouragé par le Gestell. La vie perd alors tout sens et tout idéal.

L'homme en tant qu'être dangereux et soumis à l'ordre du monde est menacé par l'agression qu'il commet et par l'auto-destruction qui peut en résulter. Il faut qu'il mobilise ses forces contre l'agression et qu'il fasse respecter l'ordre du monde.

L'homme en tant qu'il est un « pont tendu entre la bête et le surhomme » (Nietzsche), ou entre son animalité et sa condition proche de la divinité, doit éviter la régression vers l'animalité. Pour

Heidegger, l'humanisme actuel organise sans le savoir cette régression. Cela ne peut être évité que par un retour du sacré.

L'homme en tant que volonté de maîtriser l'Être et en tant qu'arraisonné par le Gestell est menacé d'aliénation : il devient un être errant (sans patrie) et déraciné par l'essence de la technique non pensée par lui. Il doit prendre conscience de cette dictature du Gestell pour devenir un « résistant ».

L'homme en tant que dévalant dans le « on » mais capable aussi d'habiter le monde est menacé de massification et de dépersonnalisation. Habiter le monde signifie trouver sa mission dans sa provenance et ainsi, trouver la motivation et la capacité de créer un monde en se sacrifiant, imitant en cela le Dieu des Chrétiens dans ses trois personnes.

La non prise en compte de ce qu'est nécessairement l'homme dans ses existentiels aboutit au matérialisme qui l'abaisse, au laxisme qui le livre au laisser aller, à la corruption qui le livre à la délinquance, à la dictature du Gestell et à sa police de la pensée et à la médiocrité obligatoire créée par une société de masse !

### **3/ Conséquences sur la vie personnelle et la vie politique**

Heidegger a dit qu'il préparait les hommes à la venue de l'Ereignis, du retour de l'homme à sa véritable vocation de « berger de l'être ». L'homme est sur terre pour y mener une existence et non simplement une vie animale. C'est en cela que la philosophie de Heidegger est une philosophie existentielle qui incite l'homme à penser, c'est-à-dire à ne plus oublier l'être et à le questionner (le questionnement est la piété de la pensée, écrit-il).

Il oppose la notion d'Erlebnis (chose vécue) vantée par la publicité aux touristes à la notion d'Ereignis (événement-avènement) qui constitue un commencement. La vie composée d'Erlebnisse est une vie inauthentique sans signification où le moi dans sa vacuité cherche une satisfaction superficielle et vaine. La vie créatrice, où l'homme participe au processus divin de création continue du monde, est fondée sur l'Ereignis où le moi se confronte à l'être et s'associe à lui. On peut donc dire comme Heidegger que l'homme est le site de l'oeuvre. Cela le différencie foncièrement de l'animal.

Contrairement à l'humanisme actuel qui « *pense trop pauvrement l'humanité de l'homme* », elle vise à restaurer l'homme dans sa vocation véritable où le Dieu, et non l'animal, sert de mesure. Il s'agit de mettre en oeuvre ce vers de Hölderlin : « *non sans mérites, l'homme habite la terre en poète* ». En poète pour Heidegger, cela veut dire en mesurant la distance de la terre au ciel, autrement dit en ayant un idéal.

Sur les conséquences politiques de sa pensée, Heidegger n'a jamais été très explicite sans doute eu égard à sa propre expérience historique. Toutefois, sa critique de la situation actuelle est virulente : l'homme est réduit à un animal technicisé, une bête de labour inconsciente de son destin réel. « *l'homme veut être lui-même le volontaire de la volonté de volonté pour lequel toute vérité se transforme en l'erreur même dont il a besoin, afin qu'il puisse être sûr de se faire illusion. (...) avant que l'être puisse se montrer dans sa vérité, il faut que l'être comme volonté soit brisé, que le monde soit renversé, la terre livrée à la dévastation, et l'homme contraint à ce qui n'est que travail. (...) Ce déclin s'est déjà produit. Les suites de cet événement sont les grands faits de l'histoire mondiale qui ont marqué ce siècle (...) La vérité encore cachée de l'être se refuse aux hommes de la métaphysique. La bête de labour est abandonnée au vertige de ses fabrications afin qu'elle se déchire elle-même, qu'elle se détruise et tombe dans la nullité du Néant.* » C'est ainsi que l'Union soviétique a disparu et c'est peut-être ce qui attend l'Occident actuel. L'homme ne peut maîtriser ce destin de l'être mais peut se préparer au « *nouveau commencement* ».

Tout un travail reste à faire pour préparer la politique qui suivra l'événement d'autodestruction du Gestell : apparition d'une éducation qui élève l'homme comme celle de l'ancienne paidéia grecque (humanisme, arts, gymnastique et pas seulement éducation technique professionnelle) ; réévaluation du rôle de l'armée, de la religion et de l'art dans la Cité comme activités non exclusivement

utilitaristes ; remise à sa place, dans la liberté mais aussi dans la justice de l'activité marchande ; culture de la conscience des origines de la patrie et de la lignée ; du sens de l'honneur et du sacrifice de soi.

## F/ L'homme et l'humanisme ; ouverture au Sacré

### L'essence de l'homme n'est pas de nature animale

La « Lettre sur l'humanisme » de Heidegger est adressée au philosophe français Jean Beaufret en 1946. Beaufret avait demandé à Heidegger : « comment redonner un sens au mot « humanisme » ? Le livre commence par ces propos liminaires : « ce qui est avant tout est l'Être. La pensée accomplit la relation de l'Être à l'essence de l'homme (...) Le langage est la maison de l'Être. Dans son abri, habite l'homme. Les penseurs et les poètes sont ceux qui veillent sur cet abri (...) La pensée est l'engagement par et pour la vérité de l'être. (...) l'histoire de l'être supporte et détermine toute condition et situation humaine ».

Que veulent dire ces affirmations ? Plusieurs choses :

- l'être précède tout y compris le moi. La formule de Descartes « je pense donc je suis » est fautive. C'est l'inverse : c'est parce que je suis et que j'ai une relation à l'être que je peux penser.
- L'homme en son essence est « ouverture à l'être » pour la pensée. L'homme voyant une église voit un étant mais il perçoit aussi le sens de cet étant (l'église a un sens par la religion ; sinon le monument est incompréhensible dans sa provenance). Pour l'animal qui ne vit pas dans l'éclaircie de l'être, c'est un tas de pierre, c'est tout.
- C'est par le langage humain que s'exprime l'être. Le langage qui exprime le sens de l'être n'est pas le langage utilitaire mais celui des poètes et des penseurs. A présent, on utilise principalement un langage dégradé, instrumentalisé : « Le langage tombe ainsi sous la dictature de la publicité. Celle-ci décide d'avance de ce qui est compréhensible et de ce qui, étant incompréhensible, doit être rejeté (...) La dévastation du langage qui s'étend partout et avec rapidité ne tient pas seulement à la responsabilité d'ordre esthétique et moral qu'on assume en chacun des usages qu'on fait de la parole. Elle provient d'une mise en danger de l'essence de l'homme (...) Le langage sous l'emprise de la métaphysique moderne de la subjectivité, sort presque irrésistiblement de son élément. Le langage nous refuse encore son essence, à savoir qu'il est la maison de la vérité de l'être. Le langage se livre bien plutôt à notre pur vouloir et à notre activité comme un instrument de domination sur l'étant. »
- Le sens de l'être varie dans l'histoire mais il est à la base des civilisations : ce sens de l'être a été exprimé de façon diverse par Homère, le Coran, les Evangiles mais aussi, de façon dégradée par « le Manifeste du parti communiste », ou dans un mode supérieur par les dialogues de Platon.

« Quelle est l'orientation du souci de l'être sinon de restaurer l'homme dans son essence ? Cela signifie-t-il autre chose que de rendre l'homme (homo) humain (humanus) ? Ainsi, l'humanitas demeure-t-elle au cœur d'une telle pensée car l'humanisme consiste en ceci : réfléchir et veiller à ce que l'homme soit humain et non inhumain, barbare, c'est-à-dire hors de son essence. Or en quoi consiste l'humanité de l'homme ? Elle repose dans son essence ! »

Qu'est-ce que l'essence de l'homme ? Les réponses diffèrent selon les penseurs. Pour Marx, l'essence de l'homme est dans la société. Voici l'essence de l'homme du point de vue chrétien selon Heidegger : « sur le plan de l'histoire du salut, l'homme est homme comme enfant de Dieu qui perçoit l'appel du Père dans le Christ et y répond. L'homme n'est pas de ce monde dès lors que le monde est pensé sur le mode platonico-théorique, et n'est qu'un passage transitoire vers l'au-delà. »

Avant de donner sa réponse propre, Heidegger rappelle que l'humanisme vient des Romains qui opposent homo humanus à homo barbarus : *« l'homo humanus est le Romain qui s'élève et ennoblit la virtus romaine par l'incorporation de ce que les Grecs avaient entrepris sous le nom de paideia. La paideia est une éducation dont le but est de développer ce qui est propre à l'homme dans l'homme : maîtrise de soi, connaissance théorique notamment. La paidéia correspond à la thèse de Platon : il y a trois parties dans l'âme humaine : la raison (noos), la force du sentiment (thumos) et les instincts désirants (epithumia). Il faut que la raison et le sentiment fassent alliance pour discipliner les instincts (ces trois parties de l'âme correspondent assez bien aux découvertes de la médecine moderne : nous avons trois cerveaux : néo médio et paléo cortex).*

L'humanisme toutefois peut avoir des sens divers, précise Heidegger : *« si l'on comprend par humanisme en général l'effort visant à rendre l'homme libre pour son humanité et à lui faire découvrir sa dignité, l'humanisme se différencie suivant la conception qu'on a de la liberté et de la nature de l'homme. Mais l'humanisme habituel que Heidegger appelle métaphysique ne pose pas la question de la relation de l'être à l'essence de l'homme. Cet humanisme qui vient de l'empire romain définit l'essence de l'homme comme « animal rationnel ».*

La critique centrale de Heidegger face à cette conception, qui est aussi la conception moderne de l'homme, est résumée dans le passage suivant, passage fondamental de ses écrits :

*« Reste à se demander si l'essence de l'homme d'un point de vue originel et qui décide par avance de tout, repose dans la dimension de l'animalité. D'une façon générale, sommes-nous sur la bonne voie pour découvrir l'essence de l'homme lorsque nous définissons l'homme et aussi longtemps que nous le définissons, comme un vivant parmi d'autres, en l'opposant aux plantes, à l'animal, à Dieu ? On peut toujours procéder ainsi : on peut de cette manière situer l'homme à l'intérieur de l'étant comme un étant parmi d'autres. Ce faisant, on pourra toujours émettre à son propos des énoncés exacts. Mais on doit bien comprendre que par là, l'homme se trouve repoussé définitivement dans le domaine essentiel de l'animalité, même si loin de l'identifier à l'animal, on lui accorde une différence spécifique. Au principe, on pense toujours homo animalis, même si on lui accorde « l'esprit » considéré plus tard comme sujet, personne ou esprit. Une telle position est dans la manière de la métaphysique. Mais par là, l'essence de l'homme est appréciée trop pauvrement. Elle n'est point pensée dans sa provenance, provenance essentielle qui, pour l'humanité historique, reste en permanence l'avenir essentiel. La métaphysique pense l'homme à partir de l'animalité, elle ne pense pas en direction de son humanité ! »*

Pour Heidegger, *« l'homme ne se déploie dans son essence que s'il est exigé par l'être »*, c'est-à-dire par une signification : *« se tenir dans l'éclaircie de l'être, c'est ce que j'appelle l'existence de l'homme. Seul l'homme a en propre cette manière d'être. C'est celle-ci qui lui permet d'avoir une raison. L'homme est seul engagé dans le destin de l'existence. »*

Pour l'auteur, *« l'erreur du biologisme n'est pas surmontée du fait qu'on adjoint l'âme à la réalité corporelle de l'homme, à cette âme l'esprit, et à l'esprit le caractère existentiel et qu'on proclame plus fort que jamais la haute valeur de l'esprit, pour tout faire retomber finalement dans l'expérience vitale (...) Que la physiologie et la chimie organique puissent étudier l'homme comme organisme, du point de vue des sciences naturelles, ne prouve aucunement que dans « ce caractère organique », c'est-à-dire dans le corps expliqué scientifiquement, repose l'essence de l'homme. (...) Pas plus que l'essence de l'homme ne consiste à être un organisme animal, cette insuffisante détermination essentielle de l'homme ne se laisse éliminer ni réduire, du fait que l'on a doté l'homme de l'âme, de la raison, ou du caractère qui en fait une personne. A chaque fois, on est passé à côté de l'essence par la faute de la métaphysique ».*

La proposition fondamentale de Heidegger est : *« l'essence de l'homme repose dans son existence »*. L'homme est le site de l'éclaircie de l'être car il donne des significations au monde, contrairement à l'animal, *« pauvre en monde »*. Un homme voit une église : il peut y voir un tas de pierre, un monument artistique ou un lieu de culte : le prêtre de l'église est le plus proche de l'être de celle-ci :

une dimension essentielle manquera au touriste non croyant qui ne verra que l'esthétique, au mieux s'il a une culture en matière d'histoire de l'art. L'animal ne verra dans l'église qu'un endroit où il peut se reposer à l'ombre de ses murs.

Selon l'auteur, « *les êtres vivants sont ce qu'ils sont sans pour autant se tenir dans la vérité de l'être (...)* De tout étant qui est, l'être vivant est probablement le plus difficile à penser car, s'il est notre plus proche parent, il est en même temps séparé par un abîme de notre présence existante ». Autrement dit, l'animal a une vie (comme nous) mais il n'a pas une existence.

Heidegger va plus loin : « *Il pourrait sembler en revanche, que l'essence du divin nous fût plus proche que cette réalité impénétrable des êtres vivants ; j'entends : plus proche selon une distance essentielle qui est plus familière à notre essence existante que la parenté corporelle avec l'animal (...)* De telles réflexions projettent une étrange lumière sur la manière courante et par là toujours hâtive, de caractériser l'homme comme animal rationnel. Si plantes et animaux sont privés du langage, c'est parce qu'ils sont emprisonnés chacun dans leur univers environnant, dans être jamais librement situés dans l'éclaircie de l'être. »

**En ce sens, seul l'homme est doué de liberté : cette liberté provient de son mode d'exister.**

Heidegger condamne la formule de Sartre : « l'existence précède l'essence » car Sartre ne donne pas le même sens aux mots. Pour Heidegger, c'est l'existence, dans son rapport à l'être, qui est l'essence de l'homme. Il n'a rien à voir avec l'humanisme de Jean-Paul Sartre dans l'écrit de ce dernier : « *l'existentialisme est un humanisme* ». Heidegger précise : « si je pense contre cet humanisme, c'est parce qu'il ne situe pas assez haut l'humanitas de l'homme ! »

Selon Heidegger : « *l'homme est jeté par l'être dans la vérité de l'être afin qu'existant de la sorte, il veille sur la vérité de l'être pour qu'en la lumière de l'être, l'étant apparaisse comme ce qu'il est vraiment. (...) Suivant le destin de l'être, dont l'homme ne décide pas, l'homme doit, en tant qu'il existe, veiller sur la vérité de l'être. L'homme est le berger de l'être. C'est cela que « Sein und Zeit » a comme projet de penser, lorsque l'existence est expérimentée comme « souci » (...)* Sein und Zeit appelle « déchéance » l'oubli de la vérité de l'être au profit d'une invasion de l'étant non pensé dans son essence ». Cette invasion de l'étant non pensé dans son essence se produit lorsque l'homme a une visée purement « utilitaire ». Ce monde purement utilitaire sans transcendance est ce que Heidegger appelle le « Gestell », le dispositif utilitaire. Le langage utilitaire, comme celui de la publicité ou de la propagande se meut dans l'oubli de l'être. Le langage comme maison de l'être et abri de l'essence de l'homme est le langage du penseur et du poète. C'est pourquoi une civilisation provient en général d'un langage poétique (au sens fort et non ludique) et non étroitement utilitaire (poésies d'Homère chez les Anciens Grecs, les Psaumes chez les Juifs, les Evangiles chez les Chrétiens.)

La pensée de Heidegger n'est donc pas centrée sur l'homme mais sur l'être : « le langage est plutôt la maison de l'être en laquelle l'homme habite et existe, en appartenant à la vérité de l'être sur laquelle il veille. Il ressort de cette détermination de l'humanité de l'homme comme existence que ce qui est essentiel, ce n'est pas l'homme, mais l'être comme dimension de l'ouverture de l'existence ».

L'homme ne « fabrique » pas l'être pas plus que nous « fabriquons » la lumière du jour lorsque nous peignons un tableau ! Heidegger montre que l'expression « il y a » se dit en allemand « es gibt » : il se donne ! « *le gibt désigne l'essence de l'être ; essence qui donne, qui accorde sa vérité. Le don de soi dans l'ouvert au moyen de cet ouvert est l'être même* ». L'histoire déploie son essence comme le destin de la vérité de l'être et Heidegger précise : « *la détermination hégélienne de l'histoire comme développement de l'Esprit n'est pas fausse* ». Et il affirme : « *pour penser la vérité de l'être, l'homme la pensera à partir de l'existence où l'homme se tient dans le destin de l'être. Pour Heidegger, l'être est le transcendant pur et simple qui « jette » l'homme dans le « projeter* ». Cette conception de l'être ouvre une porte au sacré puis à Dieu comme on le verra par la suite.

Heidegger reprend le poète Hölderlin quand il appelle « la patrie » le fait d'être dans la proximité de l'être : « *l'essence de la patrie est nommée dans l'intention de penser l'absence de patrie de l'homme* ».

*moderne à partir de l'essence de l'histoire de l'être. (...) Hölderlin, lorsqu'il chante le retour à la patrie a souci de faire accéder ses compatriotes à leur essence. Il ne cherche nullement cette essence dans un égoïsme national. Il la voit plutôt à partir de l'appartenance au destin de l'Occident. Mais cet Occident n'est pas géographique : il est proximité de l'être (donc des Grecs).*

Pour Heidegger : « *c'est dans cette proximité ou jamais que doit se décider si le Dieu se refuse et si la nuit demeure, si le jour du sacré se lève et si dans cette aube du sacré une apparition du Dieu et des Dieux peut à nouveau commencer et comment. Or le sacré, seul espace essentiel de la divinité qui à son tour accorde seule la dimension pour les dieux et le dieu, ne vient à l'éclat du paraître que lorsqu'au préalable l'Être s'est éclairci et a été expérimenté dans sa vérité. C'est ainsi seulement à partir de l'être, que commence le dépassement de l'absence de patrie en laquelle s'égarent non seulement les hommes mais l'essence même de l'homme* ».

Il s'agit donc bien d'une absence de patrie spirituelle. « *L'oubli de l'être se dénonce indirectement en ceci que l'homme ne considère que l'étant et n'opère que sur lui* » : c'est l'utilitarisme matérialiste lié à l'existence dans le « Gestell ». L'homme subjectiviste traite les étants y compris lui-même comme des objets. « *L'absence de patrie devient un destin mondial. C'est pourquoi il est nécessaire de penser ce destin sur le plan de l'histoire de l'être.* »

Pour éviter les malentendus, Heidegger précise : « *tout nationalisme est sur le plan métaphysique un anthropologisme et comme tel un subjectivisme. Le nationalisme n'est PAS surmonté par le pur internationalisme, mais seulement élargi et érigé en système. Il accède aussi peu à l'humanitas et s'achève aussi peu en l'humanisme que l'individualisme n'y parvient dans le collectivisme sans histoire. Le collectivisme est la subjectivité de l'homme sur le plan de la totalité. Il accomplit la propre affirmation inconditionnée de cette subjectivité. Cette affirmation ne se laisse pas briser (...) Partout, l'homme, exilé de la vérité de l'être, tourne en rond autour de lui-même comme animal rationnel.* »

« *Mais l'essence de l'homme consiste en ce que l'homme est plus que l'homme seul (...) Le « plus » signifie : plus originel, et par le fait plus essentiel dans l'essence. Mais ici se révèle l'énigme : l'homme est dans la situation d'être jeté.* » En tant que réplique existante de l'être, l'homme dépasse l'animal rationnel qui patauge dans sa propre subjectivité. L'homme « être jeté » a pour vocation d'être appelé par l'être à sauvegarder sa vérité : l'homme en son essence n'est pas le maître de l'étant mais le gardien et le voisin de l'être.

Et Heidegger apostrophe le lecteur : « *une telle pensée ne pense-t-elle pas précisément l'humanité de l'homme humain ? (...) N'est ce pas là un humanisme au sens le plus fort ? Oui, c'est l'humanisme qui pense l'humanité de l'homme à partir de la proximité à l'être (et non à partir de l'animal). Ce qui est en jeu est l'essence historique de l'homme en sa provenance du sein de la vérité de l'être. L'homme véritable a le souci de l'être. La vérité de l'être est la dimension libre où la liberté ménage son essence.* »

L'essence de l'homme est l'existence qui est son rapport à l'être. Il y a co existence de l'être et de l'homme. L'homme n'est donc plus seul enfermé dans sa subjectivité comme l'est l'homme moderne. « *Humanisme signifie dès lors si nous décidons de maintenir le mot : l'essence de l'homme est essentielle pour la vérité de l'être et l'est au point que ce n'est plus l'homme pris uniquement comme tel qui importe.* »

Ce qui est le plus humain chez l'homme c'est précisément de ne pas s'asphyxier dans le subjectivisme et l'oubli de l'être mais d'être ouvert en tant qu'éclaircie de l'être.

Cette pensée n'est ni contre l'homme, ni contre la logique, ni contre les valeurs, ni contre Dieu. Voyons ces deux derniers points.

Pour Heidegger, « *la pensée qui s'oppose aux valeurs ne prétend pas que tout ce qu'on déclare « valeurs », la culture, l'art, la science, la dignité humaine, le monde et Dieu, soient sans valeur. Il*

*s'agit plutôt de reconnaître que c'est justement le fait de caractériser quelque chose comme valeur qui dépouille de sa dignité ce qui est ainsi valorisé. Car c'est réduire cette chose à l'état d'objet de l'évaluation de l'homme. Toute valorisation est une subjectivisation. Mais l'être est au-delà de ce qui est ramené à un objet pour un sujet. (...) L'étrange application à prouver l'objectivité des valeurs ne sait pas ce qu'elle fait. Proclamer Dieu la plus haute valeur, c'est dégrader l'essence de Dieu. La pensée sur le mode des valeurs est le plus grand blasphème qui se puisse penser contre l'Être. Penser contre les valeurs ne veut pas dire proclamer l'absence de valeurs mais s'opposer à la subjectivation qui fait de l'étant un pur objet. Il s'agit de prendre conscience de la vérité de l'être. »*

Autre point à préciser : la pensée est-elle athée, déiste ou indifférente à Dieu ? Rien de tout cela ! affirme Heidegger : « *ce n'est qu'à partir de la vérité de l'être, écrit-il, que se laisse penser l'essence du Sacré. Ce n'est qu'à partir de l'essence du Sacré qu'est à penser l'essence de la divinité. Ce n'est que dans la lumière de l'essence de la divinité que peut être pensé et dit « Dieu ». Ne nous faut-il pas pouvoir entendre tous ces mots si nous voulons être en mesure en tant qu'hommes, c'est-à-dire en tant qu'être existants, d'expérimenter une relation du dieu à l'homme ? Comment l'homme de l'histoire présente du monde peut-il se demander si le dieu s'approche ou s'éloigne quand il omet d'engager sa pensée dans la dimension en laquelle seule cette question peut-être posée ? Cette dimension est celle du sacré qui reste fermée tant que l'ouvert de l'être n'est pas éclairci et n'est pas proche de l'homme dans cette éclaircie. Peut-être le trait dominant de notre époque consiste-t-il dans la fermeture de la dimension du salut ! Peut-être est-ce là l'unique malheur ! »*

Ainsi, c'est le fait d'exister et non simplement de vivre qui permet à l'homme de se poser la question du sacré et de Dieu. L'homme de « l'homo humanus » est donc existant, donc libre, donc capable de création et de sacrifice pour quelque chose qui a du sens, et il est ouvert à la perspective du sacré. On est donc bien loin de « l'homo animalis », celui de la métaphysique moderne qui croit dépasser l'animal par le calcul rationnel sans comprendre que le calcul rationnel est alors au service de l'animal humain. La dégradation moderne de l'homme en tant qu'homme, vers une animalité dominante, vient de là, en dépit des beaux discours « humanistes ».

Heidegger conclut : « *la pensée donne à l'homme une référence à la dimension originelle de son séjour historique (elle rend une patrie en sa lointaine origine dit un poème de Heidegger : « der Feldweg » ; le chemin de campagne.) (...) là surtout ou l'homme s'est égaré dans sa subjectivité croissante, le retour est difficile. Dans l'existence, la sphère de l'homo animalis est abandonnée. La suprématie de cette sphère est le fondement de l'aveuglement et de l'arbitraire qu'est le biologisme, mais aussi du pragmatisme. Penser la vérité de l'être, c'est en même temps penser l'humanité de l'homme en tant qu'humain. »*

L'homme existant, c'est-à-dire l'homme en tant qu'homme et non en tant qu'animal, est libre, et n'est pas enfermé dans sa subjectivité car ouvert à l'être. Il prend conscience de son origine et peut donc avoir un futur, une histoire, dans une co-appropriation avec l'être. Cette co-appropriation avec l'être permet l'ouverture au sacré et donc à la divinité. L'homme est ainsi plus proche du divin que de l'animal. On n'est pas alors éloigné de la définition chrétienne de l'homme « *filis de Dieu* ».

[1] L'expression est de Konrad Lorenz, prix Nobel

[2] De même, « je suis » en français vient d'une racine indo-européenne qui dit « vivre en se reposant en soi-même » ; « ich bin » en allemand vient de la syllabe « bueu » devenue « phuo » en Grec qui veut dire « s'épanouir vers l'extérieur ». La racine allemande connecte le moi et l'extérieur plus que la racine utilisée en français

Auteur : Yvan Blot

Source : Institut Neo Socratique du 18 juillet 2009 <http://www.insoc.fr/2009/07/heidegger-face-a-freud-1%E2%80%99homme-est-il-plus-qu%E2%80%99un-animal/>